



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

« Vous avez le privilège, Elise Freinet, d'ajouter à votre longue expérience, les avantages de votre Ecole Freinet, cette école qui fait rêver tant d'instituteurs isolés dans leur petit village. Nous n'avons, nous, que notre bonne volonté, notre amour du noble métier et ce ne sont pas des garanties suffisantes contre l'échec et le découragement, même quand nous avons usé toute notre énergie, mais heureusement pas celle de nos élèves) à tâcher de réaliser du « travail bien fait ». Sait-on jamais ce qu'est un travail bien fait ? »

Chère camarade, je n'ai plus d'enfants qui soient vraiment « mes » enfants, car l'Ecole Freinet n'est plus mon école et c'est ce qui fait mon infériorité vis-à-vis d'éducateurs qui ont effectivement charge d'âme. On ne se sacre maître en éducation que dans cette situation de faveur où l'on se trouve de plain-pied avec l'enfant, à même l'enfantement des œuvres vives et dans la plénitude du beau travail parfait. Ce beau travail parfait, je n'ai plus assez de temps et de perspective pour m'en approprier l'essence quand, pour quelques heures, je réunis des enfants autour de moi. Des parcelles de génie s'éveillent dans le morceau de glaise modelé par de petites mains, dans la sensible charmerie d'un dessin, la fraîcheur d'eau d'un texte, puis l'enfant retourne à son destin, un destin intérieur où je n'entrerai plus et qui parfois rend inutile ma gratuite fidélité.

Aussi bien ce qui est décisif et essentiel, ce n'est pas de parler avec des mots et des phrases qui ne sont en définitive que les ombres illusoire des actes francs que vous êtes en train d'accomplir. Si je parle (en aurai-je le droit sans cela ?), c'est simplement pour dire aux autres la vérité de vos richesses cueillies avec ferveur dans le champ clair de la neuve enfance et non pour profiter du triste privilège de quelque droit d'ainesse en apparence justifié par le prestige de mes cheveux blancs.

Ce long préambule d'allure quelque peu personnel, ne vise qu'à donner à qui de droit le mérite entier de ses actes méritoires. Pour aujourd'hui, « qui de droit » c'est la petite école d'Onesse (Landes), où maîtresse et enfants ont le grand bonheur de lier amitié avec la beauté du monde. Il en est résulté quantité de créations poétiques d'un charme inattendu, si neuf, si virginal qu'il échappe à tout commentaire, à toute analyse qui tenteraient d'en délivrer le secret. Vous lirez

ces jours-ci dans le numéro de février de nos « *Enfantines* », l'un des plus azuréens de ces poèmes : « *Miroir d'eau* », et vous retrouverez à sa lecture la trace des naissances presque végétatives de la lointaine adolescence et les envolées défuntes de nos cœurs neufs en partance toujours vers la joie émerveillée de la tendresse. Le prétexte en est simple et c'est l'éducatrice fervente qui nous en donne l'humble genèse.

« Il y a trois ans que je poursuis l'expérience de classe unique (un an après mes débuts) et ces textes ont trouvé leur éclosion, les uns après les autres, sur ces trois ans, non au hasard, mais chacun à son heure, suscité par la vie même dans sa vérité la plus authentique. « *Miroir d'eau* » est né d'un jeu, inventé par les petites un jour de pluie : elles étaient en contemplation devant les images renversées des flaques de la cour. Les grandes sont venues à leur tour inquiètes et troublées. Je n'ai pas eu d'autre part que celle d'avoir prolongé et d'avoir agrandi la flaque d'eau en m'y penchant simplement derrière mes grandes filles. Quant aux images qu'il fallait voir, ce n'étaient pas des yeux d'adultes qui pouvaient en saisir les contours ; j'ai été parfois bouleversée par l'idée vraie, éclatante, née d'une sensibilité d'enfant en possession d'un monde retrouvé, reconnu, et non seulement effleuré mais senti de tout son poids de vie. Des enfants qui vivent bien souvent dans une maison isolée dans les pins, sans voisins, sans amis, et qui ne sont presque jamais sortis de leur clairière, des enfants qui n'ont aucun des moyens intellectuels qui puissent faire illusion, m'ont apporté des richesses vraiment inédites. Chacun de leur texte est authentiquement pur, c'est-à-dire conservé dans sa forme première puis allégée, enrichie personnellement à l'appui de réflexions d'enfants ou de suggestions bien prudentes de ma part. Mais c'est très souvent que les auteurs reprennent leurs productions pour les relire et les « polir » par des retouches de détail qui leur paraissent nécessaires. »

Exigences du travail bien fait ! Comme toujours, elles sont à leur place, ainsi qu'un levain en fermentation continue et qui n'en finit plus de dire la belle histoire de l'homme. La vie est là dont l'essence échappe à la parole et c'est l'enfant qui, dans sa quête incessante, nous en fait sentir la subtile plénitude.

« Dans la cour est une simple flaque d'eau »,
et voici que sur la surface glauque s'éveille
la féerie.

*La flaque d'eau brille
belle et lisse,
Je m'y suis penchée
Et j'ai vu, à l'envers,
le monde qui montrait un visage inconnu.
La flaque d'eau est devenue un miroir à 2 faces,
L'une triste comme la nuit qui vient
L'autre claire comme l'aube qui naît
Et dans le miroir magicien
J'ai lu une très belle histoire et qui n'en finit
plus.*

LA DAME VERTE

*Je me suis penchée sur l'eau
Et j'ai vu
La grande Dame verte
Qui mire son visage fantôme.
Elle était là, immobile
A regarder le ciel au-dessus d'elle,
Avec des yeux de rêve...
Le vent est passé.
Et la Dame verte a frissonné.
Un nuage a glissé
La Dame Verte s'est effacée.
Et la pluie a brisé le miroir de rêve.*

Dans le miroir vivant qui frémit de toute
l'aventure de l'être, l'adolescente ne cherche
point le visage narcissique qui la double dans
l'apparence; mais c'est, au-delà, dans la nébu-
leuse déployée de son âme, les points aigus du
souvenirs qui ressuscitent, prennent forme et
c'est ainsi que revient en sanglots peu à peu
apaisé, l'évocation tragique du lourd camion
qui broya sous ses roues la petite amie qu'on
tenait par la main.

EAU VIVE DU SOUVENIR

*J'ai gardé dans mon cœur
Un souvenir de malheur
Un souvenir triste
Et sinistre.
Un souvenir de sang
Un souvenir amer
Qui m'étouffe
Et m'engouffre
Dans cette route
De flaque rouge
Ou je vis périr mon amie
J'ai gardé dans mon cœur
Ce souvenir de malheur...*

*
**

*Le souvenir s'en va
Tout lent,
Sans printemps
Comme un clair vaisseau
Passant le ruisseau...
Et parlant à l'air,
Il volète dans le printemps
Dans la ronde du temps,
mollement.*

Chantons ruisseau

Chantons vaisseau

Chantons printemps

Le cher souvenir

Vient me secourir.

Elle est si grande la flaque d'eau, si dense
d'images renaissantes, si somptueuse d'unité
cosmique, que pour finir, c'est sur le cœur
périssable que se fixe, avec angoisse, le regard
lucide de l'adolescente, qui, au-delà du rêve,
sait voir la fragilité de la vie.

*J'ai vu mon visage dans l'eau immobile
Et mon front clair qui pensait
Et mes pensées, bulles d'air qui s'en allaient.
Alors je me suis vue
Toute petite dans le grand monde
Sous moi, un morceau de terre
Au-dessus, un morceau de ciel
Et toute la terre
Et tout le grand ciel
J'étais si petite dans l'immense monde
Que dans l'eau j'ai vu ma pâleur.*

Elles ont 12, 13 et 14 ans les adolescentes
qui, dans l'eau tranquille d'une insignifiante
petite mare lisent pour nous la vérité de leur
printemps. Il a suffi de bien peu pour que
leur âme vive prenne leur essor vers la féerie
qui nous enchaîne et si intimement nous re-
tient. Il a suffi simplement de la présence
attentive d'une éducatrice, entraînée dans le
jeu innocent, engagée dans le songe et qui
jusqu'au bout a voulu voir l'éclosion de l'a-
venture en sa perfection de détail.

Et c'est ainsi que nous prenons goût à no-
tre « noble métier » qui, sans cesse, nous pro-
jette en avant pour nous dépasser. C'est ainsi
que l'on se passionne pour le « travail bien
fait ».

« Mon métier m'est devenu familier. Il me
vient de l'habileté de mes mains et aussi de
ce que je suis projeté dans mes actes. Je dis :
« Mon métier m'est devenu familier », mais en
réalité, je découvre chaque jour, et ce que
j'apprends est proprement ce que je décèle
au cœur des choses... Je ne m'évertue pas à
expliquer le sens de mon métier. J'œuvre de
telle sorte que le principe de chaque expé-
rience y éclate clairement. Celui qui sait
faire ne sait ni pourquoi, ni comment il fait :
il sait seulement qu'il réussit et que l'on réus-
sit toujours quand de tout son être on ne
songe qu'à bien réussir. Certes, je me méfie
d'une apparence de succès, car il me faut
ressentir que j'ai dominé mon œuvre par de
longues patiences. Mais quelle jubilation lors-
qu'ayant réussi, je trouve que j'ai encore
beaucoup à faire, beaucoup à apprendre ! Et
j'avance. Et je sais que le labeur est long
jusqu'à sa réelle réussite. Car l'étape n'est
pas plus un but que de s'y attarder trop
longtemps. Mon métier comme la vérité obli-
ge. Il contraint à autre chose qu'à un acte

d'expression. Il exige de moi que je lui doive l'adhésion de tous mes actes... Mon enseignement serait sans parole, la suprême parole étant de ne rien dire. Je dis mon métier, en le faisant, sans parler. Tel a parlé toute sa vie qui n'a rien dit. Tel de toute sa vie n'a point parlé qui n'est jamais demeuré sans rien dire. Celui qui parle ne sait pas. Celui qui sait ne parle pas. La sagesse de mon métier ne se communique que par l'enseignement muet imprimé dans l'œuvre sortie de mes mains. Le bien-être ne se crée que par le bien faire. Intuitif, long-voant est mon savoir. Mon esprit voit directement les choses réelles, il est en contact direct avec chacune d'elles. Non pas seulement selon des formules mais selon leur noyau qui m'insère dans leur génie » (1).

(A suivre)

E. FREINET.

(1) J. Elian Finbert : *Hautes Terres*. Albin Michel.

Faisant suite aux 2 B.T. sur les « explorations souterraines », une B.T. destinée aux cours élémentaires, présentera l'Histoire de l'utilisation des cavités souterraines au travers des âges :

— Utilisation des cavités pendant la pré-histoire.

— Utilisation par les Grecs et les Romains pour leurs dieux et génies (Grotte de Zeus, les Enfers, les vents, le labyrinthe de Crète, Polyphème, la grotte de Calypso, etc.

— Utilisation par les faux-monnayeurs et les bandits de grands chemins, etc., etc...

— Utilisation par la Résistance et le Maquis.

— Villes souterraines. Laboratoires souterrains, etc., etc...

Il y a là une vaste enquête utile et susceptible de passionner nos élèves.

Je serais très reconnaissant aux camarades qui, par l'envoi de documents, pourraient m'aider dans cette tâche.

Raymond VERTENER, 33, rue Ernest Renan,
Besançon (Doubs).

*
**

Je possède quelques documents sur la *chasse au moyen âge et aux Temps modernes*, qui pourraient être utilisés pour une B.T. sur l'Histoire de la Chasse. Je n'ai pas le temps de la rédiger. Quelqu'un veut-il s'en charger? Je lui communiquerai ma documentation, tirée de « Les paysans et leurs seigneurs avant 1789 », de Manesse.— Ecrire à BERNARDIN Pierre, instituteur, à *Vy-les-Lure* (Haute-Saône).

CORRESPONDANT A SUPPRIMER

Laurent Georges, instituteur à Montredon-Corbières (Aude), qui passe à la Direction de la Maison des Jeunes et de la Culture, de Narbonne.